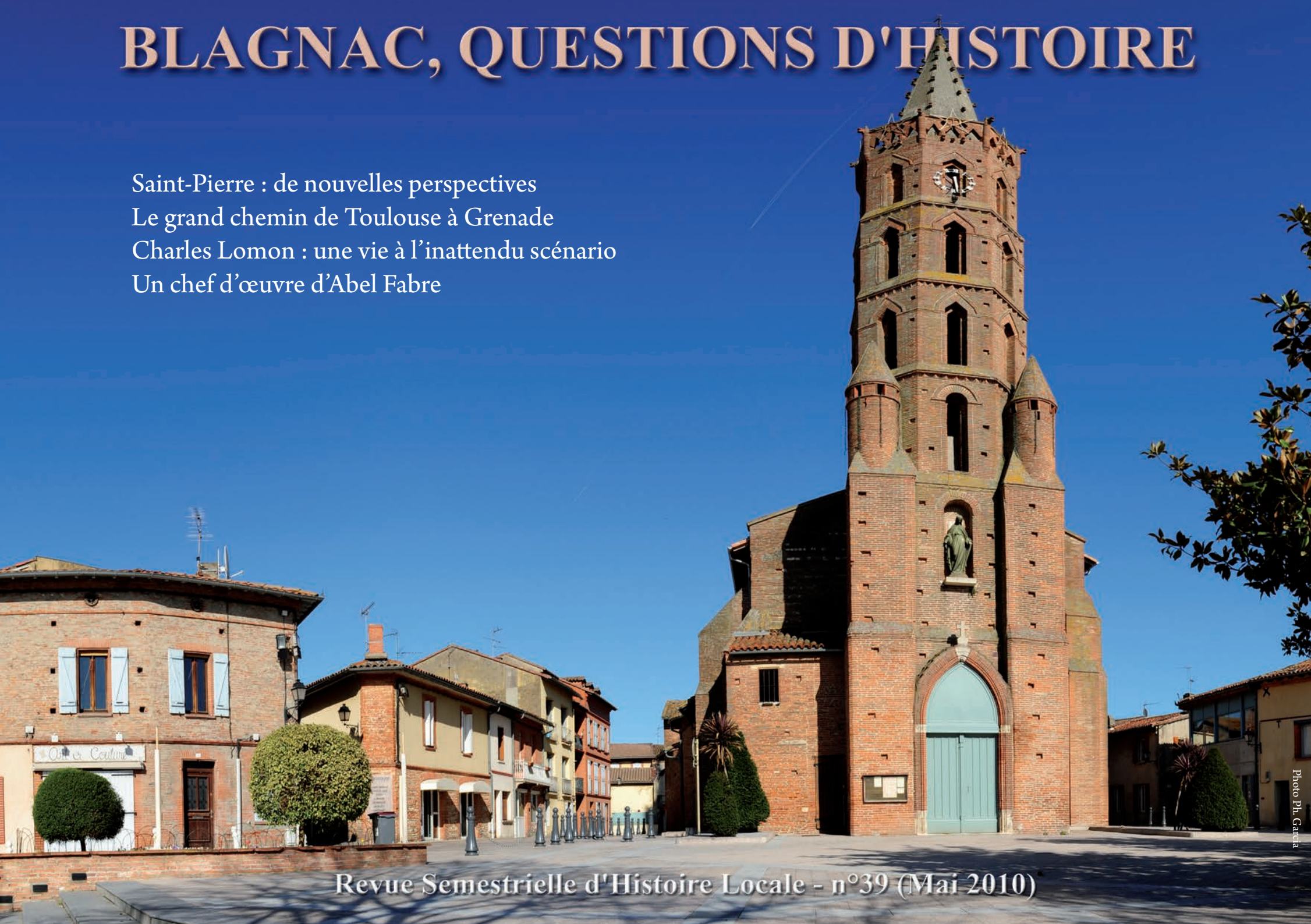


BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

Saint-Pierre : de nouvelles perspectives
Le grand chemin de Toulouse à Grenade
Charles Lomon : une vie à l'inattendu scénario
Un chef d'œuvre d'Abel Fabre



Charles Lomon : une vie à l'inattendu scénario

Les périodes d'entre-deux guerres ont-elles toutes leurs « années folles » ?

Deux générations avant les années 1920-1930, c'est ce que porterait à croire le mouvement aux contours fluctuants qui jaillit spontanément au lendemain de la guerre franco-prussienne de 1870.

Le Fumisme, mouvement décadent précurseur du comique moderne, se démarquait de la tradition de la Gaieté Française. Unissant des écrivains méconnus à de grands noms de la parodie et de la satire, il engendrait le rire « hénaurme », grinçant, ambigu et brouillé, subversif et provoquant, rire souvent jaune de l'humour noir et du non sens.

Ce courant vit l'émergence de groupes qui contribuèrent à faire les beaux jours, ou plus précisément les nuits blanches, du Paris de la III^e République. Ce furent les Hirsutes, Jemenfoutistes, Zutistes, Incohérents, Harengs Sours et autres Abracadabrants, et parmi eux aussi les Hydropathes, créés le 11 octobre 1878, à l'instigation d'Emile Goudeau, co-auteur de *Dix ans de bohème*. A en croire *Les Tablettes des Deux-Charentes*, journal de l'époque, ce sont « *de joyeux jeunes gens, poètes, étudiants, peintres, musiciens, élèves du Conservatoire, (...). Ils aiment les bons vers, la belle musique et la fine comédie, mais ils ont l'eau en horreur, d'où leur nom d'Hydropathes, (...), ceux que l'eau fait souffrir. Or chose piquante et logique admirable ! Ils ont justement choisi pour Président un poète qui s'appelle Goudeau. Emile Goudeau a écrit un livre d'une rare énergie très original et très moderne, Les fleurs du bitume, qui ne poussent guère qu'à Paris. (...)* ».

Les noms de certains de ces Hydropathes sont parvenus jusqu'à nous : Alphonse Allais, écrivain et humoriste, Coquelin Cadet, comédien de Boulevard, Félicien Champsaur, écrivain et journaliste, le tout jeune Emile Cohl, futur cinéaste d'animation, aujourd'hui reconnu comme le « père » du dessin animé, Charles Cros, savant, poète et conteur, Maurice Rolinat, poète et musicien, ami de Georges Sand, Charles Fremine, écrivain, journaliste et poète, Raoul Fauvel, chansonnier, Louis-Alexandre

Gosset de Guines, dit André Gill, peintre et caricaturiste, décorateur de la façade du cabaret *Le lapin agile* (« le lapin à Gill »...), Alfred Le Petit, caricaturiste républicain, Luigi Loir, peintre, dessinateur et affichiste de talent, Auguste Vacquerie, beau-frère de Léopoldine Hugo et futur exécuteur testamentaire du grand écrivain, resté fidèle à l'idéal romantique. Il y a même quelques femmes, dont Sarah Bernhardt, jeune trentenaire, tragédienne reconnue, qui, loin des drames du Répertoire, semble ne pas avoir été la dernière à s'amuser.

L'un d'entre eux était un Blagnacais : Charles Lomon.

Charles Lomon est né dans notre commune, le 1^{er} août 1852, avec l'aide de Blanche Cammartin, épouse Saint-Aubin, sage-femme de 64 ans, domiciliée rue Saint-Exupère.

Les parents, Alexandre Martin Lomon, et Charlotte Anne Antoinette, née Jolis, ont déjà deux enfants : Aristide, âgé d'une dizaine d'années, et Eliza Adélaïde Rebecca Marguerite, 8 ans.

Le recensement de 1851 les domicilie déjà rue Saint-Exupère, lui, dit propriétaire, âgé de 34 ans, elle, 30 ans, leurs deux premiers enfants, et la domestique, Magdeleine Espert, 24 ans.

Au recensement de 1856, Alexandre est dit : rédacteur du journal *l'Aigle*, Charles a 4 ans, sa sœur, peut-être pensionnaire, n'est plus mentionnée, et la nouvelle domestique, âgée de 23 ans, s'appelle Françoise Taillefer.

La famille semble avoir quitté Blagnac avant le recensement de 1861.

Entre-temps, en 1852, le chef de famille, d'origine parisienne, ardent soutien du nouveau régime, a participé à l'implantation à Toulouse du journal

LES HYDROPATHES

JOURNAL LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
Rédacteur en chef : Émile GOUDEAU

Directeur-Administrateur : Paul VIVIEN

ABONNEMENTS :

Paris. — Province. — Étranger

Un an : 3 francs

Secrétaire de la Rédaction : A. SARBEL

BUREAUX DE VENTE

13, Rue Monge, 13.

BUREAUX

50, Rue des Écoles, 50



L'hydropathe CHARLES LOMON, auteur de JEAN DACIER et de KENILIS

bonapartiste, *l'Aigle*, destiné, au lendemain du coup d'Etat du 2 décembre 1851, à rallier l'opinion publique régionale à la politique impériale.

Ainsi que le souligne Jacques Sicart, dans son article sur le Second Empire à Blagnac paru dans le numéro 24 de notre revue, « sous prétexte de journalisme, Alexandre Lomon est bien sûr présent en pays toulousain pour faire de la propagande politique ».

À l'heure où la presse républicaine locale s'est retrouvée soit muselée, soit interdite, par le Pouvoir central, *l'Aigle* n'aura principalement, face à lui, que le Journal de Toulouse, dit politique et littéraire, mais parfaitement neutre.

Quoi qu'il en soit, le village de Blagnac, ses paisibles boulevards, ses bords de Garonne, l'ombrage des frondaisons de ses Ramiers, ses ruelles animées autour de la vieille église, et les champs et jardins alentour, furent des terrains de jeux privilégiés pour les trois enfants Lomon.

Charles, jeune garçon brun aux yeux sombres, fait de brillantes études dans un collège toulousain. Très tôt attiré par l'écriture, il sera récompensé, à quinze ans et demi, d'une violette d'argent de l'Académie des Jeux Floraux, pour la qualité de ses poésies, et en 1872, il publiera *Rénovation*, un recueil de poèmes qui lui vaudra une chaleureuse lettre d'encouragements de Victor Hugo.

Les années ont passé, entre petite enfance blagnacaise et scolarité toulousaine. Probablement paisibles. Mais au tout début de 1871, une nouvelle vient anéantir la famille :

Aristide, le frère aîné de Charles, a été tué le 19 janvier à la bataille de Buzenval.

Buzenval, dernière bataille. Tombée dans l'oubli, et pour cause...

- Buzenval, bataille inutile et absurde : Alors que tout laisse présager la fin imminente du Siècle de la Capitale, elle est l'initiative du Général Trochu, commandant de la Place de Paris, fanfaronnade surtout destinée à assouvir le sursaut patriotique d'une opinion publique exaltée.

« Trochu, du verbe Trop choir... », ironisera Victor Hugo.

Trochu, donc, décide de tenter une sortie en direction de Versailles, à la

tête des troupes assiégées dans Paris. La garnison compte 90 000 hommes, dont quelques volontaires, patriotes idéalistes. Parmi eux, Aristide Lomon, le frère aîné de Charles, écrivain en devenir.

- Buzenval, bataille dantesque : dans le parc du château de Buzenval, sur la commune de Rueil-Malmaison, les forces prussiennes sont « chez elles », solidement retranchées.

Le 19 janvier 1871, pendant que les Français essaient conjointement d'enlever la Redoute de Montretout et le plateau de la bergerie de Buzenval, la bataille dans le parc du château va être d'une violence inouïe. Sur un front de 6 km au total, et dans un indescriptible désordre, près de 5 000 hommes vont combattre au corps à corps, gênés dans leurs moindres mouvements par l'étroitesse des lieux.

A 7 h du soir, après une retraite sans gloire, la nuit glaciale de janvier tombe comme un linceul sur les morts qui par centaines jonchent les trois champs de bataille.

Aristide Lomon est du nombre. Il n'avait pas trente ans.

Dans sa douleur, Alexandre Lomon sait que son avenir n'est plus à la rédaction de *l'Aigle*.

Il semblerait que le couple se soit définitivement retiré, peu après, à Cazères-sur-Garonne.

Charles a presque vingt ans, son refuge à lui ce sera l'écriture, avec beaucoup de fantaisie.

De son œuvre restent quelques titres : *Jean Dacier*, drame en cinq actes et en vers, créé à la Comédie Française. La pièce est inspirée par la mort d'Aristide ; *Rénovation*, un recueil de poèmes ; *Le marquis de Kérilis*, drame en 5 actes et en vers donné pour la première fois à l'Odéon, le 7 avril 1879 ; trois romans : *La Régina*, *L'Amiral*, et *L'Affaire de Malpel*, édités chez Plon en 1884 et qui seront suivis chez le même éditeur par *Amour sans nom* en 1889. En 1893, Charles rédige le livret de l'opéra *Djelma*, créé à l'Opéra de Paris sur une musique de Lefèvre. En 1904, *Trilby*, féerie en cinq actes et en vers, écrite avec son ami Pierre Barthélemy Gheusi, est créée à la Comédie Française. En 1905, nouveau livret d'opéra : *La ronde des saisons*, ballet légendaire en trois actes et sept tableaux, d'après un récit du pays de Comminges, triomphe à l'Opéra de Paris, sur une musique de Henri

Büsser, suivi par *Les Atlantes*, aventures de temps légendaires, et *Thébla*, drame byzantin.

Parti très vite à Paris, Charles ne va pas tarder à y croiser de joyeux drilles du Quartier Latin, dont les Hydropathes, et il devient vite un des pionniers du mouvement, ce qui lui vaut les honneurs d'une présentation dans le journal des Hydropathes du 20 avril 1879. Voici ce qu'Emile Goudeau dit de lui :

« A vingt-six ans, avoir eu deux drames joués, l'un au Français l'autre à l'Odéon, avec succès ; avoir mis son nom en vedette dans les oubliées mémoires parisiennes, au point de forcer Duquesnel à donner une pièce d'un jeune qui n'est pas quinquagénaire, lui, comme tant d'autres jeunes, avouez qu'il y a de quoi s'étonner, mais on est de Toulouse ou on n'en est pas. Et de plus, on est brun, avec des yeux noirs obstinément fixés sur le but à atteindre, et qu'on abrite derrière un immense lorgnon uniquement pour décupler leur portée.

Il n'y a que les méridionaux, me disait naguère un poète blond, et c'est vrai.

Vous raconter la vie de Charles Lomon, à quoi bon ? Elle est plus faite de rêves que celle d'un héros d'aventures n'est pleine de réalités. Il vit d'une vie violente et surexcitée : Il a été le soldat de toutes les guerres de la Première République, le conventionnel, le royaliste, le vendéen, le chouan ; il s'est battu quelque part avec Hoche, et les canons ne lui font pas peur, à preuve, il en a mis deux dans Kérilis. Et ici, je me sens bien à l'aise pour faire l'éloge de Charles Lomon, n'étant pas suspect d'amour exagéré pour l'idéalisme et le mysticisme en art ; mais il y a une telle force dans la foi, cette souleveuse de montagnes, que je m'incline, et qu'en un adversaire artistique, je me plais à reconnaître un vaillant et un fort. Et puis, en cela comme en tout, il y a des causes. Lomon avait un frère, plus âgé que lui de dix ans, et pour la mémoire duquel il a un respect et un amour presque filiaux. Ce frère, qui portait en lui de jeunes espérances est tombé sur le plateau de Buzenval, comme Regnault, comme Coinchon, comme tant d'autres, moissonnés, hélas ! Le sang des martyrs possède une vertu féconde, et c'est de là que Charles Lomon a pris pour la patrie et son drapeau une sorte d'amour tragique qu'il cherche à communiquer au sceptique public des premières.

En tout cas, c'est une personnalité déjà puissante, et le personnalisme sera la marque distinctive de notre génération ennemie des écoles. *Suum cuique*, voilà notre devise. Or, sans être prophète, on peut assurer que parmi les personnalités

jeunes qui se disputent la célébrité, la vogue et la gloire, Charles Lomon sera l'un des plus puissants, parce qu'il est un des plus volontaires. Son anagramme le lui permet, du reste, en prenant le mot « los » dans son acception archaïque de louange :

« Los ! L'on marche ! »

Ce portrait de Charles Lomon, brillant, fidèle au souvenir, mystique à sa façon, avide d'héroïsme, ne nous le rend-il pas sympathique et attachant, dans sa quête d'Absolu ?

Quelques paroles signées d'un certain Cabriol et relatives à sa pièce *Kénilis*, viennent compléter ce tableau :

UN MOT DE LOMON

A PROPOS DE KENILIS

Lomon, quand il a dit : je veux,
N'est pas un gars qui se rétracte,
Et du directeur trop peureux
Tant pis si le nez se contracte.

Donc, au Français — numéro deux —
Pour impression plus exacte,
De *Jean D'Acier* l'auteur heurieux
Au bout de son quatrième acte

Voulait un vrai coup de canon —
Or Duquesnel dit : « Ah ! mais non !
» Contre vous point je ne m'emballe...

» Mais avec votre patatra
» Vous allez démolir ma salle !...
» — Pas du tout, ça l'enlèvera. »

Pour récit conforme :

CABRIOL.

Les Hydropathes cesseront leurs activités en 1884, non sans avoir fait des émules, et sans que l'aventure ne leur ouvre les portes du Tout-Paris intellectuel et artistique de la Belle Epoque.

Quelques années plus tard, Charles va se lier d'amitié avec Pierre Barthélemy Gheusi.

Fils d'un banquier castrais, Gheusi, avocat de formation, est né le 21 novembre 1865 à Toulouse, et a fait ses études au collège de Castres à

l'époque où Jean Jaurès y était répétiteur. Il soutiendra fidèlement la carrière de ce dernier dès les élections législatives de 1889.

Talentueux touche-à-tout, il sera successivement journaliste, haut fonctionnaire, auteur dramatique, directeur de théâtre et par deux fois de l'Opéra-comique dont il renflouera les caisses à fonds perdus, directeur administrateur du Figaro entre 1920 et 1932, conseiller politique au Ministère des Colonies puis à celui des Affaires Etrangères, mémorialiste ; libre-penseur toujours, ami des jolies femmes aussi. Aidé, il est vrai, par la fortune familiale, il hésitera rarement à payer de sa personne et de ses biens pour les causes qui lui tiennent à cœur, comme par exemple, entre 1914 et 1918, en transformant en hôpital militaire le romantique château du Baron de l'Espée, à Ilbarritz, près de Biarritz, qu'il avait acquis en 1911.

Arrivé à Paris en 1889, il est aussi devenu un des ultimes gonfaloniers du mouvement décadent, pilier du Cabaret du Chat Noir où se sont repliés les anciens Hydropathes.

C'est peut-être là qu'il rencontre Charles Lomon, son « compatriote » du Sud-Ouest.

Les deux amis ont en commun leur goût de l'écriture. Gheusi écrit le plus souvent sous le pseudonyme de Norbert Lorédan. Outre plusieurs notices biographiques sur Gambetta, son lointain cousin, et Galliéni, dont il fut l'aide de camp au début de la Grande Guerre, ses mémoires en quatre volumes : *Cinquante ans de vie à Paris* restent comme un précieux et savoureux témoignage sur la vie politique et mondaine de la III^e République.

En 1904, Lomon et Gheusi s'amuse à mettre leurs talents littéraires en commun, ce qui donnera *Trilby*, la féerie en 5 actes et en vers qui aura les honneurs de la Comédie Française.

Ils n'oublient pas non plus leurs racines communes, et tout concourt à les y aider.

A cette époque, et sans aller jusqu'à parler de « mafia » régionale, existe à Paris une société d'assistance et de congratulation mutuelle (sic !), baptisée la Luscrambo (le Ver-luisant), qui regroupe « *les Toulousains de Paris, arrivés et chanceux, sans qui Paris ne tournerait pas...* », dans le sillage de Pedro Gaillard, natif de Toulouse et directeur de l'Opéra.

C'est ainsi que Lomon et Gheusi, pleinement associés à cette mouvance,

vont participer à la triomphale tournée des Gascons de Paris, organisée l'été 1898, pour fêter le centenaire de la naissance de Jasmin, le poète agenais, le plus célèbre précurseur des Félibres.

La dite tournée fait l'objet d'une minutieuse préparation, et il s'en parle jusqu'aux Amériques, comme en atteste un article paru le 12 avril 1898 dans *l'Abeille de la Nouvelle-Orléans*, sous le titre : *Le dîner des Cadets de Gascogne*, et qui cite Gheusi comme secrétaire local de l'organisation pour Toulouse, et Lomon en tant que membre du comité. En voici quelques extraits : « *Les Agenais se proposaient, à cette occasion, d'allumer des lampions et de pavoiser. Ils voulaient convier à cette juste glorification de Jasmin quelques personnalités méridionales de Paris, mais ils n'ont pas eu à aller au devant de quiconque : tous les Gascons de France pensaient en même temps au jubilé du bon poète. Voilà donc le premier prétexte, il y a un Gascon à célébrer, tous les Gascons veulent en être. (...)*

Les Cadets de Gascogne n'oublient pas que leur pays détient, avant l'Ecosse même (sic !), le record de l'hospitalité. Leurs frères et amis du Félibrige seront les premiers invités à leurs fêtes, à commencer par leur maître illustre, Frédéric Mistral. (...) Et savez-vous quel insigne les Cadets de Gascogne attacheront à la boutonnière ? Ce n'est pas la cigale qu'on abandonne à la Provence, sœur cadette de la Gascogne, mais le grillon avec la fleur emblématique du Sud-Ouest qui est – je vous le donne en cent – la violette ». Comme le souligne Jacques Arlet, « On allait leur montrer à tous ces Parisiens du Nord, combien c'est beau, combien c'est bon et chaleureux, combien c'est goûteux notre Midi du Sud-Ouest. On allait les emmener chez nous et leur faire faire ripaille, d'Agen à Carcassonne. »

La fête commença le 8 août 1898 à Agen, fief du Ministre Georges Leygues, par la fête de la Prune où l'on reçut les Gascons de Paris. Lors de la soirée de gala, le tragédien Mounet-Sully (« *vrai natif de Bergerac, contrairement à Cyrano* ») lut *Les pauvres gens* de Victor Hugo, et Jean Mouliérat, ténor de Opéra-comique et châtelain de Castelnaud-Bretenoux, chanta des airs de *Guernica*, de Pedro Gailhard et Paul Vidal.

Le lendemain et les jours suivants, un train spécial emmena tout ce monde d'abord à Montauban, pour célébrer Ingres, et aussi Michelet qui y avait vécu, et dont la veuve était présente, puis à Toulouse, pour trois jours, où eurent lieu successivement : une grande revue militaire et une soirée « vénitienne » sur la Garonne, un concert des meilleures chorales de la

ville, chantant entre autres : *La Toulousaine* de Deffes, *la Banière Toulousaine* de Gailhard et le *Chœur de soldats* de Faust et une séance solennelle dans la salle des Illustres récemment rénovée, fierté du Maire, Honoré Serres, en présence du Ministre Bourgeois qui n'hésita pas à affirmer que cette salle était « *la consécration la plus décisive et la plus magnifique de la suprématie toulousaine dans l'histoire de l'art contemporain* ». Sur la lancée, le ministre et une partie de l'assemblée allèrent au Grand-Rond inaugurer le monument au poète occitan Auguste Foures.

L'équipée se termina en apothéose dans les Gorges du Tarn, via le château de Cabrières, dans le Rouergue, où les accueillit Mademoiselle Emma Calvé, Diva internationale, non sans un détour, le 14 août, par Carcassonne où eut lieu le tout premier embrasement de la Cité, si réussi que la municipalité décida de le renouveler chaque 14-Juillet.

En ce mois d'août 1898, Charles Lomon vient d'avoir 46 ans. Il n'est plus seulement un jeune écrivain, amateur d'excentricités et de fantaisie. Il est marié depuis 1880, avec Hermine Jeanne Debat-Ponsan, dite Hermine. De 1880 à 1893, le jeune couple a résidé à Cazères, Charles se déplaçant à Paris en fonction des impératifs de sa carrière d'auteur ou de rencontres avec ses amis d'autrefois, et ils ont eu deux fils André, l'aîné, qui sera médecin, et Marc, le cadet, né à Cazères le 17 août 1882, qui deviendra comédien dans la célèbre troupe du Théâtre-Français, et avec qui Charles partagera une fervente admiration pour Nicolas Dalayrac, le compositeur né à Muret, au XVIII^e siècle.

La dernière trace des Lomon à Blagnac, consiste en trois lettres de Marc Lomon, justement, écrites depuis Cazères, sa « ville natale », datées de 1957, 1958 et 1959, et conservées par les Archives Municipales de Blagnac. Elles sont adressées à la municipalité de l'époque qui semble avoir songé, un temps, à donner le nom de Charles Lomon à une rue de la commune. Marc, (Léon Marc Aristide Charles), très proche de son père, décèdera à Montrichard, Loir-et-Cher, le 13 octobre 1968. C'était hier...

D'origine gersoise, les Debat-Ponsan, la belle-famille de Charles, sont tous de même souche, du fait de l'origine récente de leur patronyme. Les Debat étaient implantés au XVIII^e siècle dans la paroisse de Ponsan-Soubiran, diocèse d'Auch. Au début du XIX^e, c'est le nom de ce village du

sud du Gers, situé au nord de Castelnaud-Magnoac qui viendra compléter le nom des Debat « exilés » à Toulouse et en partie à Muret.

Tout au long du XIX^e, plusieurs générations de Debat-Ponsan cohabiteront rue Pharaon à Toulouse, passant bientôt leurs temps libres au domaine de Précousse, aujourd'hui disparu, sur les hauteurs du Girou, à la limite des communes de Gragnague et Garidech.

Hermine, est la fille de Toussaint Debat-Ponsan, d'abord organiste à la Cathédrale d'Ajaccio, où fut baptisé Napoléon Bonaparte, puis à Notre-Dame de la Dalbade, à Toulouse.

A vrai dire toute la famille est tournée vers la musique. Le grand-père accompagnait le plain-chant à la Basilique de la Daurade, l'oncle Jacques a été professeur de piano au Conservatoire, l'oncle Léon, médecin, né en 1807, tiendra l'orgue de l'église St-Jacques de Muret de 1835 à 1895 (!), et la cousine Angèle sera professeur de harpe au Conservatoire.

Hermine est une musicienne précoce, très proche de son cousin Georges, jeune virtuose, qui participera plus tard activement au relèvement de l'orgue de la Daurade par le grand facteur toulousain Puget, et qui en tiendra le clavier durant 67 ans !

Au début des années 1860, les deux cousins, seulement âgés d'une dizaine d'années, donneront ensemble, au Capitole de Toulouse, un récital à quatre mains.

Hermine Debat-Ponsan a beaucoup de cousins germains, dont le frère de Georges, Edouard, né à Toulouse en 1847, qui dérogera à la tradition familiale. Pour lui, ce sera la peinture.

Elève de Cabanel, franc-tireur engagé volontaire dans l'armée du Général Bourbaki durant la guerre de 1870, quelques lignes ne suffiraient pas à retracer l'ensemble de sa vie et sa carrière.

Il restera célèbre pour ses portraits de la grande bourgeoisie et des hommes politiques parisiens (ex : son fringant portrait du Général Boulanger à cheval), ses peintures d'Histoire de l'Antiquité, ses scènes de la vie paysanne, et de jolis tableaux intimistes de ses proches.

A sa période orientaliste, nous devons *Le massage, scène de hammam*, huile sur toile de 1883 que l'on peut admirer au Musée des Augustins.

Mais il contribua surtout à embellir la mairie de Toulouse, sur commande officielle, ornant le plafond de la Salle des Illustres de *La couronne de*

Toulouse, et représentant sur un des murs la visite supposée du Cardinal Loménie de Brienne au sculpteur François Lucas, en 1775, sur le chantier du grand bas-relief du Port de l'Embouchure, à Toulouse. Pour la salle du Conseil Municipal, il décidera de décorer le plafond d'une scène intitulée *La Garonne et l'Ariège dévalant les Pyrénées courent arroser Toulouse*, et d'animer un des panneaux muraux par une scène représentant Goudouli récitant ses poésies à Molière, lors du passage de ce dernier dans le Midi toulousain.

Il serait injuste, enfin, de passer sous silence son engagement aux côtés d'Emile Zola pour la réhabilitation du Capitaine Dreyfus, Zola à l'intention de qui il peindra son célèbre tableau : *Nec Mergitur, la Vérité sortant du puits*.

Le nom d'Edouard Debat-Ponsan sera plus tard donné à une avenue de Toulouse, ancien chemin d'octroi, qui, partant du fond des allées de Brienne à hauteur de l'écluse du Port de l'Embouchure, laisse sur sa gauche le Groupe scolaire puis la rue Jean-Baptiste Pigalle et la rue Sainte-Thérèse, avant d'aller se fondre dans la rue des Amidonniers.

Hermine, devenue Madame Lomon, partageait bien sûr avec Charles son amour de la belle musique, elle lui avait aussi offert sa famille en partage.

Or certains de leurs arrière-petits-cousins sont aujourd'hui connus de tous. Ainsi :

Jean-Louis Debré, actuel président du Conseil Constitutionnel, et son frère Bernard Debré, chirurgien urologue, député, jumeaux nés à Toulouse, le 30 septembre 1944.

En effet, leur père, Michel Debré, principal rédacteur de la Constitution de la V^e République et Premier Ministre du Général de Gaulle, par ailleurs frère du peintre Olivier Debré, était issu de l'union, le 4 août 1908, de la cousine germaine d'Hermine, Jeanne Debat-Ponsan, fille aînée du peintre et une des premières femmes à être reçue au concours de l'Internat de Médecine, et de Robert Debré, dont le propre père, Simon, écrivain, linguiste et talmudiste réputé, grand-rabbin de Neuilly-sur-Seine, appartenait à une famille de rabbins alsaciens, réfugiés du côté français de la frontière, après la guerre franco-prussienne de 1870.

Médecin lui aussi, Robert Debré, futur professeur, est aujourd'hui consi-

déré comme le père de la pédiatrie moderne et des Centres hospitaliers universitaires en France.

L'art, l'érudition, et l'attachement à son pays, comme fil conducteur de ces destins mêlés.

Les anciens Hydropathes fêtèrent les 50 ans de leur création, à La Sorbonne, en 1928.

Charles **Exupère** Chrysostome Alexandre Lomon, Homme de Lettres, né à Blagnac (Haute-Garonne) le 1^{er} août 1852, ne participait pas aux retrouvailles. Il avait fini ses jours dans sa soixante-et-onzième année à Paris, le 14 mars 1923, à midi, en son domicile, 19 rue Monsieur, ainsi qu'en atteste l'acte de décès établi le 15 mars par la Mairie du VII^e arrondissement, sur déclaration de son fils, André Lomon, 42 ans, médecin.

Au cœur de Paris, mais coupé du monde, après avoir beaucoup écrit, et collaboré à divers journaux, il vivait depuis les années 1905 une retraite studieuse, « *cloîtré dans une solitude balzacienne* » selon les termes de Maurice Manière, curé de Blagnac, en 1957, qui précise avoir recueilli ces renseignements « *à Cazères auprès de M. Marc Lomon* ».

Loin de ses souvenirs d'enfance et de la rue Saint-Exupère qui l'avait vu naître. Mais la rue Saint-Exupère, autrefois beaucoup plus longue puisqu'elle partait du bourg pour aller rejoindre le chemin de Blagnac à Beauzelle, a plusieurs fois, par le passé, changé d'appellation, comme l'a expliqué en détails Suzanne Béret, dans le n°13 de cette revue.

Elle finit par être scindée en deux parties, en 1920, quand le Conseil Municipal en rebaptisa le début du nom de Pierre Bacquié, dit Marius Bacquié-Fonade, bienfaiteur de la commune et très fidèle, pour des raisons qui lui appartenaient, à la mémoire de la famille Crucq qui avait habité cette rue dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Saint-Exupère, Bacquié-Fonade... Double patronage pour la rue natale de Charles Lomon.

Marius Bacquié-Fonade était quant à lui un homme avenant, ancien représentant de commerce, connu pour ses écrits régionalistes dans les revues *Le Grill* et *Terre d'Oc*, érudit en histoire locale et littérature occitane, il avait participé à l'éclosion de l'Escolo Moundino, et fondé, le 17 décembre 1904, l'association *Les Toulousains de Toulouse*.

Les deux hommes, contemporains l'un de l'autre, s'étaient peut-être

croisés lors de l'accueil mémorable fait aux Cadets de Gascogne, en 1898 ...

Rue Bacquié-Fonade !

Comme l'ultime clin d'œil du premier des Toulousains de Toulouse, au jeune homme à qui sa naissance dans une petite rue de Blagnac, avait permis d'être adoubé Joyeux Gascon de Paris.

Anne-Marie Ducos de Lahitte

N.B : Remerciements bien sincères à Suzanne Béret, pour son aide judicieuse, et pour son indéfectible persévérance dans l'exploration des archives de Blagnac et autres lieux...

SOURCES et BIBLIOGRAPHIE :

Archives Municipales de Blagnac :

Etat-civil ;

Recensements de 1851 et 1856. Série D : 4D3.

ARLET (Jacques) : TOULOUSE à LA BELLE EPOQUE, Editions LOUBATIERES, Portet-sur-Garonne, 1999 ;

RUFFIE (Paul) : DEBAT-PONSAN, Toulouse 1847-PARIS 1913, Editions Privat, Toulouse 2005.